Cours de monnaies et conjoncture

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Schweizerische numismatische Rundschau = Revue suisse de numismatique = Rivista svizzera di numismatica**

Band (Jahr): **58 (1979)**

PDF erstellt am: **11.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

marché, du ducat par exemple, revenait en fait à obliger les acquéreurs éventuels, détenteurs de monnaie d'argent, à aliéner désormais une plus grande quantité d'argent pour un même poids d'or. Or une telle situation ne pouvait se maintenir à la longue, étant donné que le rapport commercial entre les deux métaux n'avait pas changé (voir p. 234). Sous peine de voir les acheteurs échanger des lingots d'argent contre les pièces d'or, autrement dit si l'on voulait éviter la fonte des espèces en argent, il devenait urgent de rétablir l'équilibre en allégeant le poids de fin du gros ou du sol. Par contrecoup, également, un rajustement nominal à la hausse des cours du florin, c'est-à-dire de la monnaie d'or qui avait été l'agent, et non l'objet de la spéculation, avait lieu aussi de s'opérer. Ainsi, au terme du processus se trouvait égalisée la teneur en or de l'unité de compte pour toutes les pièces en circulation.

6. *Cours de monnaies et conjoncture*

A regarder simplement la courbe des cours du florin du Rhin (ou du ducat de Savoie), on distingue nettement trois mouvements de hausse rapide (voir fig. no. 1) contrastant, chacun, avec de longs intervalles de stabilité prolongée. En quelque sorte, trois crises, plutôt brèves, suivies, à chaque fois, de trois phases de consolidation.

a) On assiste, de 1420/21 jusqu'en 1429, à une ascension du florin passant de 24 à 30 sols, culminant à 31 sols en 1424 (indice 125 en 1429, base 100 = 24 sols en 1420 /21).

La période s'étendant de 1429 à 1454 est, en moyenne, d'une stabilité presque accomplie, puisqu'après un recul de courte durée – jusqu'en 1434 (indice 115) –, on retourne très vite à l'indice 121 (1438) et 125 (1450).

b) Une nouvelle hausse s'amorce dès le second semestre 1453, qui porte le florin succesivement de 30 sols à 33 ⅓ sols en 1454 (indice 139) et à 35 sols en 1458 (indice 146), soit + 11 % en une seule année.

Le cours se maintient alors à ce niveau, absolument fixe, de 1458 à 1470 au moins.

c) L'année 1470 voit s'ouvrir un intermède d'incertitude et d'irrégularité; mais de 1473 à 1475, on passe résolument de 35 à 40 sols, pour atteindre 41 ⅔ sols en 1478 (passages successifs de l'indice 146 à l'indice 167 et 174).

Ce schéma est donc absolument clair: entre trois épisodes de hausse brusque (respectivement, + 25 %, + 17 %, + 16,5 %) et rapide (de 9, 5 et 3–5 ans chacun), s'intercalent deux intermèdes longs, le premier de 25 ans au moins, le second de 12 à 15 ans.

Encore ne s'agit-il que d'une hausse nominale (passage de l'indice 100 à 174); compte tenu de la baisse de la teneur en or du florin du Rhin, la hausse réelle, en rapport inverse de la diminution d'or fin du sol de compte (voir tableau no. 5) est en fait de 100 à 200.

Une explication des phénomènes ne peut certainement pas se réduire à un seul facteur. On a proposé souvent un schéma emprunté à la théorie économique: afin de répondre au besoin accru de liquidité, en raison de l'augmentation du volume et de la vitesse des transactions, réduits par ailleurs aux fournitures d'un stock de métal argent

très peu élastique, les ateliers de frappe se seraient vus contraints d'abaisser la teneur en métal fin des unités produites pour se permettre d'en augmenter le nombre [70]. En bonne logique, un ajustement devait alors se produire, dans le sens de la hausse nominale des espèces d'or, soit activement, pour maintenir le rapport marchand entre les deux métaux – l'or étant sous-évalué –, soit, passivement, par le jeu de la demande des monnaies d'or, enflée soudain par la multiplication des moyens de payement.

En fait, les choses ne furent pas si simples et il serait anachronique de prêter aux hôtels des monnaies de la fin du Moyen Age des vues autres que celles du souci de leur bénéfice ou de leur maintien en activité, même à long terme. Une accélération du rythme des émissions, certainement, leur a paru profitable dans la mesure où le métal argent s'offrait à eux à un prix raisonnable; profitable aussi, sûrement, quand une surenchère sur le marc d'argent au détriment des ateliers étrangers (ou voisins) pouvait se compenser par une dévaluation de l'unité monétaire. Autrement dit, ou bien l'argent était offert en quantité telle qu'un profit substantiel pouvait s'obtenir uniquement par l'accroissement du volume de la frappe – ce qui fut le cas à l'époque faste des «bonnes» monnaies d'argent, de 1250 à 1350. Ou bien, l'apport supplémentaire de métal blanc diminuait de telle façon que le seul maintien des frappes et des profits ne se réalisait que par élimination des ateliers concurrents, grâce à la surenchère qu'autorisait la dévaluation.

Or, le XVe siècle qui nous intéresse, de 1420 à 1480, n'a pas connu de hausse spectaculaire de l'argent pas plus qu'une activité remarquable des ateliers monétaires [71] (ce dernier phénomène étant lié d'ailleurs à une contraction du volume des affaires en certaines régions ou au développement de la fiscalité directe).

En outre, toujours dans le cadre de la même hypothèse, il faudrait s'assurer que la hausse des espèces d'or ait coïncidé avec une expansion générale des affaires. A Fribourg, ce n'est nullement le cas (à l'exception, peut-être, des années 1410 à 1430, marquées par l'apogée des exportations drapières). Il faudrait expliquer encore pourquoi sont si brèves les phases d'ascension, eu égard aux longues périodes stables. Si elles sont liées à l'augmentation des besoins en liquidité, c'est-à-dire à de vagues de prospérité, pourquoi ces dernières seraient-elles nécessairement courtes? Enfin, pourquoi les époques de contraction ne s'accompagneraient-elles pas d'un renforcement monétaire (le marché des métaux précieux étant moins tendu, les autorités, pour maintenir à flot leurs hôtels de frappe, auraient pu ordonner des «décris» à des prix moins hauts du marc de matière), partant d'un recul des cours des monnaies d'or?

Plus réaliste, en définitive, nous paraît l'hypothèse proposée tout à l'heure, et qui est celle d'assauts spéculatifs et de surenchère opérés au détriment de l'or, par l'or lui-même.

Voyons tout d'abord l'épisode de cherté des années 1420 à 1429: la réforme, en 1420, d'Amédée VIII et de Guillaume de Challant, avait pu s'opérer à un moment où la situation de l'approvisionnement en argent était revenue à un état plus satisfaisant,

[70] Voir plus haut n. 59. Voir surtout C. M. Cipolla, *Studi di storia della moneta*, 1, *I movimenti dei cambi in Italia dal secolo XIII al XV*, Pavie 1948, pp. 105, 114 et ss.

[71] Voir plus haut n. 60 et tableau no. 2.

après la tentative – onéreuse – de monnayage autonome de Jean sans Peur [72]. Pourtant, le calme ne dura pas: après quelques mois, les cours du florin commençaient de s'envoler à nouveau. Il est impossible de ne pas invoquer ici le rôle des troubles civils survenus en Bohême, pays dont l'exploitation minière s'était assuré une part prépondérante de l'approvisionnement en métal blanc de toute l'Europe [73]. Jusqu'en 1420, écrit Janaček [74], l'exportation put être maintenue dans des limites suffisantes. Ensuite, ce fut la ruine, l'effondrement, jusqu'en 1450 au moins. Ce changement radical apporté aux conditions d'approvisionnement n'a concouru point tant à renchérir l'argent qu'à l'écarter provisoirement de son rôle monétaire et à entraîner la valorisation définitive et la demande plus forte du produit subsidiaire: l'or. On s'acheminait *en fait,* durant cette période de 1420 à 1470 au moins, vers une sorte de monométallisme or, du moins à l'échelon des rapports internationaux.

Certes, une montée brutale du cours des pièces d'or sur le marché – un déplacement de la courbe de la demande –, peut s'exercer par le truchement des monnaies d'argent en circulation, en accroissement réel ou nominal. Il n'est pas à exclure, *à priori,* qu'une dévaluation de ces dernières, opérée pour une raison quelconque, ait concouru à la hausse de l'or dans les deux premières décennies du XVe siècle, époque où le rapport commercial de l'or et de l'argent a manifesté d'ailleurs une grande instabilité, surtout à l'avantage de ce dernier [75].

Il n'empêche, plus tard, qu'au moment où les ateliers entrèrent en concurrence les uns avec les autres pour émettre des pièces d'or en quantité, les offres destinées à allécher les détenteurs de «marcs» de matière s'exprimèrent en pièces d'or bien «sonnantes». Dans les années 1440, quand les électeurs rhénans détournaient le billon d'or des Pays-Bas bourguignons, c'est 86 florins du Rhin qu'ils offraient pour un marc de «cavaliers» [76]. Les spéculateur par le biais duquel s'opérait la fuite était peu sensible à la moindre qualité présentée par le florin face au «cavalier» ou à d'autres écus; l'avantage était, à ses yeux, que le produits de 86 florins, en monnaie de compte flamande, l'emportait sur le prix des 67 et 67½ «cavaliers» d'or auquel se traitait le marc de métal jaune à Anvers, Gand ou Malines. Il n'en allait pas autrement à Genève où, nous l'avons vu, un spéculateur pouvait arbitrer entre un marc de pièces d'or vendues sur place pour 139 £ 11 sols, au mieux pour 141 £ 13 sols, et la même quantité, vendue à Bâle ou Cologne, pour 143 £ 6 sols.

72 Voir à ce propos l'étude de Françoise Dumas-Dubourg, *A propos de l'atelier royal de Dijon. Aperçus sur la politique monétaire des ducs de Bourgogne Jean sans Peur et Philippe le Bon,* dans *Annales de Bourgogne* t. XXXIV, 1962, no. 133, pp. 5–45, spécialement pp. 27, 30–32. Sur les effets ressentis en Suisse occidentale, à Lausanne en particulier, voir notre travail *Contribution à l'histoire monétaire* ..., spécialement p. 130 et A. Guerreau, *L'atelier monétaire royal de Mâcon (1239–1421),* dans *Annales-Economies* ..., 29, no. 2, Paris 1974, pp. 384–385, 388.

73 J. Janáček, *L'argent tchèque et la Méditerranée (XIVe et XVe siècles),* dans *Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel,* Toulouse 1973, pp. 248, 253–254.

74 Ibid., p. 255.

75 Voir plus haut, p. 234 et *Contribution à l'histoire monétaire* ..., p. 110.

76 P. Spufford, op. cit., p. 110.

Cet aspect du trafic monétaire, jouant contre l'or, a d'ailleurs été mis en évidence, à propos des foires de Genève, par J.-F. Bergier.[77] Cet auteur souligne notamment les pertes encourues par le duché de Bourgogne, où la valeur de l'or était relativement basse: «les speculateurs profitent d'en acheter de grosses quantités, et c'est à Genève qu'ils viennent le vendre, où le cours de l'or est au contraire toujours élevé . . . Plus tard, les Lyonnais se plaindront de tout l'or et l'argent sortant du royaume par Genève, et en tireront argument contre les foires de leur rivale et en faveur des leurs». On a parlé, à ce sujet d'«évasion pérenne (de l'or) en direction de l'Est» (F. Braudel)[78]. Sans doute, mais peut-on nier que le sillon rhénan, lui aussi, en ait détourné une bonne part avant de le réinjecter dans les circuits du négoce mondial?

Si la concurrence que les ateliers se livraient entre eux pour alimenter leurs frappes de l'or a été un facteur réel de la hausse des cours, il n'est pas déraisonnable de scruter l'allure des courbes, à la recherche de coïncidence qui pourraient être, en fait, des corrélations. Les frappes de l'or ne furent pas très nombreuses, au XVe siècle; leur isolement relatif en rend les effets plus faciles à cerner, la rareté du billon disponible faisant que toute activité «à la marge» était aussitôt ressentie.

Or, certains segments de notre courbe se signalent à l'attention par leur progression vigoureuse ou leur instabilité: 1434–1438, 1454–1459, 1473–1478, avec des «pointes» remarquables telles que 1437, 1454, 1458, 1474 et 1475. Par ailleurs, il paraît bien qu'à cette époque, au Nord des Alpes pour le moins, ce soient les ateliers des Pays-Bas et de Rhénanie qui aient enregistré les plus fortes émissions de monnaies d'or[78bis]. Est-ce par hasard, dès lors, si le premier sommet de notre courbe, 1437, se situe en pleine période de frappe du «cavalier» de Philippe le Bon (1435–1437 notamment)[79], les deux années suivantes, 1438 et 1439, ayant connu en outre de fortes émissions du florin rhénan[80].

La longue periode, absolument «plate», de 1439 à 1454, est marquée précisément par une accalmie, et même une suspension de la frappe, tant aux Pays-Bas qu'en Rhénanie: la disette du billon atteint successivement le duché de Bourgogne en 1440, puis les ateliers rhénans, qui ferment en 1443[81]: malgré un essai de reprise, vite abandonné, en 1444 (et une dévaluation), plus un seul florin neuf n'en sortira jusqu'en 1454.[82]

L'année 1454 inaugure une reprise généralisée: c'est la frappe, abondante, pendant une année, des «lions» du duc de Bourgogne[83]. Une nouvelle frappe des florins rhénans, bien

77 J.-F. Bergier, op. cit., p. 272.

78 F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 2e éd., Paris 1966, p. 422.

78bis J. Day, art. cit., pp. 42–44; P. Spufford, *Monetary Problems . . ., passim,* et en particulier pp. 31–36, 194–195.

79 P. Spufford, ibid., pp. 107, 194–195.

80 Ibid., pp. 107 et ss., 113.

81 Ibid., pp. 116–117.

82 Ibid., pp. 117–118, 120.

83 Ibid., pp. 119, 120.

que vouée à l'insuccès, exerce une pression supplémentaire.[84] Mais le chômage, à nouveau, s'installera, des ateliers ducaux en 1460 et des ateliers rhénans en 1461 (malgré une tentative de reprise avortée en 1464)[85]. Il n'y aura plus de frappe de florins du Rhin jusqu'en 1490[86].

Ce dernier palier avant la fin du siècle, durera de 1460 à 1470 au moins. Il faut mettre encore l'ascension du ducat et du florin, des années 1474 et 1475, à Genève comme à Fribourg, en parallèle avec une réactivation des frappes de l'or, en Flandre et en Brabant, amorcée par l'introduction du florin bouguignon de Saint André.[87] Ce nouveau type, calqué étroitement sur le modèle du florin rhénan, connaîtra une intense production qui culmine précisément dans les années 1470 à 1475, voire 1480[88]. A l'égard de la spéculation, cette nouvelle émission agissait donc comme le florin du Rhin. A cela, s'ajoutait dans les mêmes années, le problème causé par l'introduction massive, tant dans les Pays-Bas bourguignons qu'en Suisse, des florins d'Utrecht et de Liège, à la teneur fortement amoindrie[89].

Sur la base de cette chronologie, on ne peut se soustraire à l'impression très vive que les périodes stables ou «plates» de notre diagramme sont celles, précisément, des arrêts de frappe; les accès de hausse, coïncident au contraire avec la reprise fébrile, bien que toujours brève, des émissions.

A chaque réouverture des ateliers, que ce soit en Flandre, Brabant ou Rhénanie, le marché de l'or, à Genève, à Fribourg, subissait ses habituelles ponctions. Il est au reste intéressant de noter que le cours du ducat, selon nos courbes, est toujours, dans son mouvement de hausse, en avance sur celui du florin, phénomène qui confirme le schéma, esquissé plus haut, du cycle de la spéculation.

Notre hypothèse, néanmoins, n'est pas exclusive des autres. La dernière hausse, en effet, celle des années 1470 à 1475, peut être imputée en partie, à un certain gonflement généralisé de la circulation de la monnaie d'argent, conséquence de la reprise de l'extraction minière en Allemagne, dès 1460, après une longue phase de dépression. C'est le moment, aussi, où le marc d'argent, en Suisse, renchérit sensiblement, passant de $7^1/_4$–$7^1/_2$ florins du Rhin, à 8–$8^1/_4$ florins[90]. Ce paradoxe s'explique justement par le fait que les possibilités monétaires de l'argent étant à nouveau prises en considération, la demande de ce métal, du même coup, tendait à dépasser son offre, bien qu'augmentée.

84 Ibid., p. 120.

85 Ibid., p. 121.

86 Ibid., p. 121.

87 Ibid., p. 121.

88 Ibid., pp. 194–195.

89 Ibid., pp. 115, 118, 120, 123–124. Voir aussi à la fin du présent article, appendice no. 4, pp. 275–282.

90 Voir plus haut p. 234; voir aussi tableau no. 2 et n. 33.